

LES MAXIMALISTES ONT SIGNÉ LA PAIX AVEC LES EMPIRES CENTRAUX

EXCELSIOR

9^e Année. — N^o 2.666. — 10 centimes. — Etranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON.

Lundi
4
MARS
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION
20, rue d'Enghien, 20 — PARIS (X^e)
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 1500
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois 10 fr.; 6 mois 18 fr.; 1 an 35 fr.
Etranger... 3 mois 20 fr.; 6 mois 36 fr.; 1 an 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^{is} des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
"PIERRE LAFITTE FONDATEUR"

L'ARRIVÉE DE GARROS ET DE MARCHAL A PARIS



PHOTOGRAPHIE PRISE HIER, SOUS LA NEIGE, A 6 HEURES 10 DU MATIN A LA SORTIE DE LA GARE DU NORD

Sans que personne ait été prévenu officiellement — pas même le père de l'aviateur, qui pourtant habite Paris — Garros est arrivé de Londres hier matin, à six heures, en compagnie de son camarade d'évasion Marchal. Ils se sont dérobés, comme on le verra

par ailleurs, aux indiscretions des reporters, selon les ordres — "les ordres sévères", a dit Garros — qu'ils avaient reçus à ce sujet. Voici, à gauche, Marchal et, à droite, Garros sortant, suivi par un capitaine en civil, de la cour déserte, tandis que tombe la neige.

LES DRAPEAUX OFFERTS AUX TROUPES AMÉRICAINES



LA CÉRÉMONIE A EU LIEU HIER MATIN, A ONZE HEURES, DANS LA SALLE D'HONNEUR DU MUSÉE DE L'ARMÉE

Ce sont les drapeaux nationaux et les étendards propres aux 6^e, 9^e, 10^e et 11^e régiments d'infanterie et au 4^e régiment d'artillerie des États-Unis — car chaque régiment a son étendard particulier — qui ont été remis hier au général Lewis, représentant le général

Pershing, par les descendants des combattants de l'Indépendance. Voici, de gauche à droite, écoutant le discours du baron de Contenson, qui organisa cette cérémonie avec le marquis de Dampierre : le général Pau, M. Sharp, les généraux Niox, Lewis et Garnier des Garets.

LES MAXIMALISTES ONT SIGNÉ LA PAIX LES YEUX FERMÉS

LES EXIGENCES DES EMPIRES CENTRAUX SONT SANS BORNES

Le comte Czerzin, apôtre de la paix sans annexions, pose à la Roumanie des conditions draconiennes.

Ayant obtenu des maximalistes que la paix fût signée sans discussion et les yeux fermés, les Austro-Allemands sont passés à un autre exercice. C'est contre la Roumanie qu'ils se sont tournés, résolus à procéder avec elle sans ménagements et en usant du droit du plus fort.

Devant les exigences formidables des deux empires, le roi Ferdinand s'était noblement refusé à laisser démembrer son pays. Aussitôt, la méthode de l'intimidation a été appliquée avec la dernière brutalité à la Roumanie récalcitrante.

Dans des conditions pareilles, le gouvernement roumain, carné de toutes parts, a dû se résigner à reprendre les pourparlers sur les bases draconiennes posées par les puissances centrales.



M. KARAKHAN Député russe à Brest-Litovsk

clauses essentielles de la paix future sur lesquelles l'Allemagne et l'Autriche exigent un assentiment préalable comportant d'abord la cession de la Dobroudja tout entière, qui serait remise à la Quadruple, pour l'être plus tard à la Bulgarie, tenue ainsi à la discrétion de Vienne et de Berlin ; ensuite des rectifications de frontières et des « sécurités stratégiques » qui mettraient la Roumanie à la merci d'une invasion future ; enfin, bien entendu, des stipulations d'ordre économique tout à fait léonines.

Or, qui donc a osé apporter ce programme d'annexionisme féroce et sans restrictions ? C'est le comte Czernin lui-même, l'homme qui naguère, dans les discours où il s'adressait à l'Entente et au président Wilson, se proclamait l'adepte convaincu d'une paix sans annexions ni indemnités ! A l'Autriche aussi l'appât est venu en mangeant. Et si l'on en juge par la transformation et la palinodie du comte Czernin, le jour où il s'est trouvé en face de la Roumanie impuissante, on voit la confiance que méritent les discours « relativement modérés du chancelier Hertling !... » — J. B.

PETROGRAD, 3 mars. — Les membres de la délégation russe aux pourparlers de paix de Brest-Litovsk radiographient au

CONFÉRENCES DE CARÊME

A Saint-Jacques du Haut-Pas, Mgr Henry, grand vicaire de Verdun, proclame la force des doux.

Sous les voûtes glaciales, défeuillées, jansénistes, la psalmodie monotone des vèpres redonde avec la monotonie d'une averse. Un jour crayeux tombe comme de la cendre des verrières dont la neige fige les couleurs. Les voix suraiguës des enfants de chœur semblent grelotter...

Soudain, dans ce poudroiement triste, une flamme surgit. Voici en chaire, haut en couleur, purpurin, jovial, en tout pareil à un prélat de Philippe de Champagne, Mgr Henry, grand vicaire de Verdun. Il est grand et fort. Sa carrure martiale remplit bien, si l'on ose dire, la pompeuse « capa magna » cramoisie, aux plis onduleux. Il est chauve... mais sa calvitie a quelque chose de jovial.

Sur quel ton cet apôtre d'un diocèse martyr va-t-il annoncer l'Évangile ? Verdun... Le nom glorieux évoque à la fois le paroxysme du sacrifice et de la rage... Furiex de n'avoir pas pu violer la fière cité, les Allemands ont tourné leur fureur contre les pierres. Avec un sadisme scientifique, ils se sont appliqués à les renverser, à les calmer... Et comme si elle eût symbolisé l'âme de la ville, ils ont particulièrement bombardé la cathédrale.

Pensant au sanctuaire dont il avait la garde, et dont maintenant les voûtes sont effondrées, les autels renversés, les statues géantes et mutilées... le prélat, sans doute, va prononcer des paroles d'anathème. Il en est de terribles, dans les livres saints, contre les profanateurs et les iniques.

Non ! Avec une magnanimité à la fois

Soviet des commissaires du peuple à Petrograd la déclaration suivante :

La délégation russe a déclaré hier qu'elle se refusait à l'examen des conditions de paix qui lui étaient proposées, vu que l'action militaire contre la Russie continue, malgré la reprise des travaux de la Conférence de la paix. La demande de la délégation relative à la suspension des opérations militaires a été rejetée.

Dans ces conditions, tous les traités de paix deviennent un ultimatum que l'Allemagne appuie immédiatement par la violence d'une action armée. La délégation russe a signé sans discussion les conditions de paix qui lui étaient dictées.

La plus sérieuse aggravation dans les conditions du 21 février est la suivante : « détacher du territoire russe les régions de Karakhan, Kars et Baloum », sous prétexte du droit des peuples à la libre disposition d'eux-mêmes ».

Elle considère de son devoir de dire toute la vérité à ce sujet aux ouvriers, aux paysans de la Russie et de toute la terre, les laissant juges de toutes les conséquences de cet acte.

La signature de la paix entre la Russie et l'Allemagne et ses alliés complètera à partir du dimanche 3 mars.

Signé : SOKOLNIKOFF, PETROVSKI, KARAKHAN, TCHITCHERINE, (Havos.)

Les bolcheviks à Vladivostok

LONDRES, 3 mars. — On mande de New-York à l'Exchange Telegraph qu'une dépêche de Tokio annonce que les bolcheviks se sont emparés de l'un des quais de Vladivostok, où se trouve entreposée une énorme quantité de munitions représentant une valeur de plus de cent millions de roubles et qu'ils ont manifesté l'intention de saisir un steamer étranger ancré dans le port.

Les navires de guerre alliés se préparent à débarquer un corps d'infanterie de marine.

D'autre part, on apprend que le contre-amiral Tacuma, ancien attaché naval du Japon, a quitté la ville.

La Moldavie s'est constituée en république

PETROGRAD, 3 mars. — La république moldave, constituée par la région entre Dniester et Pruth, annonce qu'elle s'est proclamée Etat indépendant, ayant une souveraineté absolue. Sa capitale est Kichinef.

Le mikado prend conseil...

TOKIO, 3 mars. — Le vicomte Molono et l'amiral Togo Kato ont conféré avec le mikado. L'entretien a porté sur les événements de Russie.

Dans les cercles officiels japonais on considère le rappel des diplomates de Petrograd pour le moins comme une rupture des relations avec la Russie.

LA PROGRESSION DE L'ENNEMI SE POURSUIT EN RUSSIE

A l'instant où les délégués russes viennent d'accepter les conditions de paix, ou plutôt l'ultimatum de paix des Allemands, l'état-major prussien indique les points atteints en dernier lieu par les colonnes d'occupation.

Sur le littoral d'Esthonie, elles sont devant Narva, à 170 kilomètres de Petrograd. C'est le point le plus rapproché de la capitale qui ait été atteint jusqu'ici : Pskov en est éloigné de 300 kilomètres. Au delà de Dvinsk, elles ont occupé Polotzk, à 100 kilomètres de Vitebsk. Elles ont dépassé Minsk jusqu'à Borissov, dans la direction de Smolensk, et jusqu'à Bobrysk, sur la voie de jonction avec Homel, qui a été occupé samedi. Enfin, elles ont poussé, au sud-ouest de Kiev jusqu'à Imerinka, en Podolie, où les Autrichiens sont parvenus en même temps, venant de Kamenetz.

LES ALLEMANDS ONT DÉBARQUÉ AUX ILES D'ALAND

L'occupation de cet archipel, de quelque prétexte qu'elle se décore, n'est qu'un moyen de supplanter les Suédois.

STOCKHOLM, 3 mars. — Officiel. — Par ordre de son gouvernement, le ministre d'Allemagne à Stockholm a porté à la connaissance du ministre des Affaires étrangères que l'Allemagne avait l'intention d'envoyer, sur la demande du gouvernement finlandais, des troupes en Finlande pour réprimer la révolte qui y règne et que ces troupes, du consentement de la Finlande, se serviraient au cours de leurs opérations, aussi des îles d'Aland. Afin de ne pas entraver l'accomplissement de la tâche humanitaire assumée par la Suède, relativement aux îles d'Aland, l'Allemagne se limiterait cependant à utiliser ces îles pour y organiser une étape nécessaire à l'expédition militaire.

Il a de même été assuré que l'Allemagne n'a point d'intérêt territorial dans les îles et que la question des îles d'Aland devait, par égard pour les intérêts vitaux de la Suède, relativement aux îles, être réglée dans une entente étroite avec ce pays.

Tout en prenant acte des déclarations faites de la part du gouvernement allemand, le gouvernement suédois, qui a fait valoir des objections sérieuses contre une utilisation éventuelle des îles d'Aland, de nature à pouvoir faire entrer les îles dans la sphère des opérations de guerre ou à empêcher l'accomplissement de la tâche humanitaire assumée par la Suède en vue de la protection de la population des îles, a considéré de son devoir de souligner qu'à son avis même l'utilisation limitée des îles d'Aland qui aurait lieu aux termes de la communication faite pourrait comporter des difficultés pour la réalisation de la tâche humanitaire assumée par la Suède à l'égard des îles.

L'occupation des îles d'Aland, de quelque prétexte qu'elle se décore, n'est qu'un moyen de supplanter les Suédois. L'Allemagne nourrit sur la Baltique des projets de domination qui se découvrent en pleine lumière. Il paraît impossible que la Suède ne s'aperçoive pas du danger.

Quinze navires de guerre allemands se dirigent vers le Nord

STOCKHOLM, 2 mars. — Les journaux publient une dépêche de Wisby annonçant qu'une escadre de quinze navires comprenant des brise-glaces et des bateaux de transport, a été vue ce matin se dirigeant vers le nord.

[Selon toute probabilité, cette escadre se dirigeait vers les îles d'Aland.]

Après la fructueuse perquisition effectuée samedi après midi au domicile de Henri Jay, à Dijon, M. Aupéché, juge d'instruction, qui avait reçu du gouverneur militaire de Paris l'ordre de se dessaisir de l'affaire au profit du 3^e conseil de guerre, donna l'ordre de transférer l'inculpé à Paris.

JAY, L'ANTIQUAIRE DE DIJON, A REJOINT, HIER, SES COMPLICES A LA SANTÉ

et frappa à la porte de la prison militaire. Frapper est aisé. Entrer l'est moins, même entre deux gendarmes. Un mot, cependant, leva toutes les consignes.

C'est M. Jay, l'antiquaire, dirent les représentants de la maréchaussée, que nous amenons de Dijon.

M. Jay ! Que venait faire ce civil en cette prison militaire ? La chose s'expliqua. Les craves dijonnaises ne connaissent à Paris qu'une prison : le Cherche-Midi. Force fut bien d'y accueillir leur prisonnier.

En cellule d'abord, dans la cour ensuite. M. Jay attendit les événements.

Pendant ce temps, le téléphone faisait rage : — Allô ! le Palais de justice ? — Allô ! le troisième conseil de guerre ? — Allô ! le capitaine Bouchardon...

Le capitaine Bouchardon répondit enfin. Et voilà comment, ce pendant que M. Priot et les inspecteurs parisiens roulaient vers Dijon pour y chercher M. Jay, le même M. Jay, par une aimable prévenance du Parquet de Dijon, se rendait dans le « patier à salade » militaire du Cherche-Midi au cabinet du capitaine Bouchardon.

L'entretien fut des plus intéressantes. Sans vouloir attendre l'assistance d'un avocat, M. Jay déclara qu'il avait hâte de s'expliquer et de se disculper. Et, de suite, pour ce faire, le capitaine instructeur le remit entre les mains de son substitut, le lieutenant Gazier.

L'antiquaire renouvela alors les déclarations qu'il avait faites devant le juge d'instruction de Dijon, déclarations que nos lecteurs connaissent.

Il ajouta qu'il ne parvenait pas à s'expliquer comment il se trouvait impliqué dans une semblable affaire.

J'ai la conscience tranquille, affirma-t-il à plusieurs reprises.

Nous croyons savoir, en effet, que le système de défense de M. Jay est le même que celui de certains de ses coprévenus : il n'aurait rien fait sans prévenir le capitaine Ladoix, sans le mettre au courant de tout, sans avoir reçu sa pleine autorisation. Emissaire de Tremblez pour aller toucher les fonds Rosenberg, il en devait profiter pour faire du contre-espionnage.

Inutile de dire que ce n'est là qu'un bruit de couloirs dont la source ne vient aucunement, est-il besoin de le faire remarquer, du cabinet du magistrat instructeur. Aussi bien ne le donnons-nous que sous les plus expresses réserves.

Lorsque ce premier interrogatoire eut pris fin, l'antiquaire fut conduit à la prison de la Santé, où une cellule lui avait été préparée à proximité de celles de ses complices.

GARROS ET MARCHAL UNE SECONDE FOIS S'ÉVADENT... A LA GARE DU NORD

A peine arrivés, les aviateurs n'ont eu qu'un but : dépister toutes les curiosités.

Savoir d'avance l'heure à laquelle devaient arriver les deux « as » de l'aviation si heureusement évadés d'Allemagne n'était pas chose facile.

Le quai de la gare du Nord, par ce petit matin de neige, était presque désert et ne présentait pas cet aspect spécial « du quai sur lequel est attendu un voyageur intéressant ».

A la vérité, le secret a été bien gardé. Et, cependant, deux ou trois journalistes, dans leur zèle à recevoir les glorieux évadés, sont là au premier train.

Voici Moris, un aviateur ami de Garros qui arrive et nous rassure. Décidément l'attente ne sera pas vaine. A 5 h. 53 minutes le train de Boulogne entre en gare.

C'est un train de permissionnaires d'où descendent de longues théories de soldats mal réveillés.

On cherche Garros et Marchal dans cette foule. — Seront-ils en uniforme ? Une voix crie enfin : — Les voici !

Deux civils vêtus : le premier d'un imperméable, le second d'un manteau à martingale, passent souriants près de nous.

Nous reconnaissons tout de suite la figure populaire de l'ancien recordman de l'aviation, bien qu'il ait changé sa tête en coupant très court sa moustache. Les deux évadés filent très vite, portant chacun à la main un petit sac jaune et une couverture de voyage. Un officier en tenue les accompagne. On devine tout de suite qu'ils ne veulent pas s'arrêter.

La manœuvre classique du « blocage » échoue. Quelques mots à peine, lancés à la volée : — Oui, bon voyage !... Impossible... pas un mot.

Consigne ? — Oui. Les douaniers posent leur habituelle question. L'un d'eux veut arrêter Garros, qui s'écrie en riant : — Ah non ! mon vieux !

« Manqués sur le quai, pensons-nous, mais nous les aurons à la sortie. » — On ne se doute pas combien ces vaillants évadés d'Allemagne sont malins !

Nous les voyons de loin hésiter sur ce qu'ils doivent faire : — Si on allait prendre quelque chose ? propose l'un d'eux.

— Bon, pensons-nous, on va les avoir au café. Eh bien non ! on ne les a pas eus au café, car, entrés par la porte, ils sont sortis par le boulevard Denain, et quand, à notre tour, nous pénétrâmes dans l'établissement, les deux aviateurs s'étaient envolés.

Et ne croyez pas trouver Garros chez son père, avenue Carnot, car à peine arrivé chez lui il quitta son domicile pour aller à Versailles passer sa première journée en famille.

Et voilà comment, hier, nos Garros et Marchal se sont évadés pour la seconde fois. — J. C.

UN AMBASSADEUR ÉQUIVOQUE DE GUILLAUME II

Le trop fameux prince de Ratibor tient les fils des louches intrigues qui se jouent à Madrid depuis le début de la guerre.

L'attaché naval de l'ambassade d'Allemagne à Madrid a quitté l'Espagne et rentre à Berlin.

Telle est la nouvelle que toute la presse a fait connaître ; c'est — paraît-il — une satisfaction que le gouvernement impérial a donnée au cabinet espagnol. En effet, l'attaché naval von Krohn a été l'agent le plus actif du ravitaillement des sous-marins allemands dans les eaux espagnoles, du service d'espionnage concernant l'attaque des navires. Et l'on se rappelle le rôle qu'il joua lors de la fuite mystérieuse du fameux sous-marin ennemi interné à Carthagène.

Mais il ne faut pas se faire la moindre illusion sur ce départ de von Krohn, car le prince de Ratibor, ambassadeur du kaiser, reste, lui, à Madrid.

Et le prince de Ratibor a été et sera sans relâche le vrai maître tenant les fils de cette vaste intrigue qui se joue à Madrid depuis le commencement de la guerre.

Bien entendu, cet ambassadeur avait pris, dès avant la déclaration de guerre, toutes les dispositions nécessaires pour faire de l'Espagne un centre de propagande allemande.

Aussi, en août 1914, le lieutenant-colonel de Winterfeld, attaché militaire de l'ambassade d'Allemagne à Paris, se trouvait-il comme par hasard à Saint-Sébastien, à la tête d'un bureau de propagande et d'espionnage admirablement organisé.

Ce bureau inonda la presse espagnole de fausses nouvelles présentant la France, et surtout Paris, comme terrorisée et en plein désarroi devant la marche brusquée des armées allemandes.

L'action germanique sur la presse s'exerçait sans cesse. On traitait le peuple français en désaccord complet avec son gouvernement qui, désemparé, était disposé à traiter avec l'ennemi victorieux. Il faut convenir que, dans cette captation de la presse espagnole, le prince de Ratibor déploya une activité et même une habileté remarquables.

Il connaissait la situation politique et financière de chaque journal. Il était toujours prêt à acheter sans délai la feuille disposée à se vendre et respectait celle qu'il savait capable de résister à la corruption.

Voulez-vous une anecdote qui prouvera cette habileté ?

Un journal espagnol neutraliste laisse passer, un jour, quelques lignes presque sympathiques à l'Allemagne. Le soir même, un monsieur se présente à l'administration de ce journal et en demande... vingt mille exemplaires. De plus, il prie d'établir une liste d'abonnements copieuse.

Voyant l'étonnement de l'administrateur, le monsieur explique : — Vous avez publié une note favorable à notre pays et nous agissons ainsi chaque fois que l'on nous montre de la sympathie.

La disparition de von Krohn est donc de peu d'importance tant que demeurera ce merveilleux agent secret qu'est le prince de Ratibor avec les fortes sommes dont il dispose pour sa propagande.

Son palais de Bosco de la Castellà est le véritable centre d'où partent les fils de la vaste intrigue qui englobe l'Espagne tout entière.

C'est de là que sont envoyés les renseignements pour la guerre sous-marine, que sont lancées les fausses nouvelles nuisibles aux Alliés.

Nul n'ignore de quelle façon adroite et énergique le comte de Romanones avait pris en mains la défense des intérêts de l'Espagne. Tout le monde sait que l'ancien premier ministre était arrivé au sommet de la popularité la plus grande et la plus méritée.

Partisan résolu de la neutralité, mais d'une neutralité susceptible de marcher d'accord avec les intérêts sacrés de la patrie, il pratiqua pendant qu'il exerça le pouvoir une politique dont personne ne peut discuter la prudence et la loyauté. Mais le comte de Romanones, grand patriote avant tout, ne pouvait pas permettre que l'Allemagne, par ses attaques directes et systématiques, blessât au cœur la nation espagnole.

Il fit savoir par une note, dont tout le monde se souvient, qu'il ne consentirait jamais à accepter aucun attentat aux libertés de son pays.

C'était une barrière infranchissable élevée contre l'ingérence de l'Allemagne dans les affaires de l'Espagne.

Le prince de Ratibor employa tous les moyens pour détruire cette barrière en attaquant celui qui l'avait dressée.

L'injure, la calomnie, l'achat des ennemis du premier ministre, tout fut bon pour renverser ce géant.

Il y parvint, et le comte de Romanones dut quitter le pouvoir par suite d'un désarroi politique créé par l'Allemand. Telle est l'œuvre néfaste et considérable accomplie en Espagne par le prince de Ratibor.

Mais ces manœuvres, aujourd'hui démasquées, pourraient bien, dans un avenir prochain se retourner contre leur auteur.

Albert MAP



Stockholm, 3 mars. — Officiel. — Par ordre de son gouvernement, le ministre d'Allemagne à Stockholm a porté à la connaissance du ministre des Affaires étrangères que l'Allemagne avait l'intention d'envoyer, sur la demande du gouvernement finlandais, des troupes en Finlande pour réprimer la révolte qui y règne et que ces troupes, du consentement de la Finlande, se serviraient au cours de leurs opérations, aussi des îles d'Aland. Afin de ne pas entraver l'accomplissement de la tâche humanitaire assumée par la Suède, relativement aux îles d'Aland, l'Allemagne se limiterait cependant à utiliser ces îles pour y organiser une étape nécessaire à l'expédition militaire.

Il a de même été assuré que l'Allemagne n'a point d'intérêt territorial dans les îles et que la question des îles d'Aland devait, par égard pour les intérêts vitaux de la Suède, relativement aux îles, être réglée dans une entente étroite avec ce pays.

Tout en prenant acte des déclarations faites de la part du gouvernement allemand, le gouvernement suédois, qui a fait valoir des objections sérieuses contre une utilisation éventuelle des îles d'Aland, de nature à pouvoir faire entrer les îles dans la sphère des opérations de guerre ou à empêcher l'accomplissement de la tâche humanitaire assumée par la Suède en vue de la protection de la population des îles, a considéré de son devoir de souligner qu'à son avis même l'utilisation limitée des îles d'Aland qui aurait lieu aux termes de la communication faite pourrait comporter des difficultés pour la réalisation de la tâche humanitaire assumée par la Suède à l'égard des îles.

L'occupation des îles d'Aland, de quelque prétexte qu'elle se décore, n'est qu'un moyen de supplanter les Suédois. L'Allemagne nourrit sur la Baltique des projets de domination qui se découvrent en pleine lumière. Il paraît impossible que la Suède ne s'aperçoive pas du danger.

Quinze navires de guerre allemands se dirigent vers le Nord

STOCKHOLM, 2 mars. — Les journaux publient une dépêche de Wisby annonçant qu'une escadre de quinze navires comprenant des brise-glaces et des bateaux de transport, a été vue ce matin se dirigeant vers le nord.

JAY, L'ANTIQUAIRE DE DIJON, A REJOINT, HIER, SES COMPLICES A LA SANTÉ

et frappa à la porte de la prison militaire. Frapper est aisé. Entrer l'est moins, même entre deux gendarmes. Un mot, cependant, leva toutes les consignes.

C'est M. Jay, l'antiquaire, dirent les représentants de la maréchaussée, que nous amenons de Dijon.

M. Jay ! Que venait faire ce civil en cette prison militaire ? La chose s'expliqua. Les craves dijonnaises ne connaissent à Paris qu'une prison : le Cherche-Midi. Force fut bien d'y accueillir leur prisonnier.

En cellule d'abord, dans la cour ensuite. M. Jay attendit les événements.

Pendant ce temps, le téléphone faisait rage : — Allô ! le Palais de justice ? — Allô ! le troisième conseil de guerre ? — Allô ! le capitaine Bouchardon...

Le capitaine Bouchardon répondit enfin. Et voilà comment, ce pendant que M. Priot et les inspecteurs parisiens roulaient vers Dijon pour y chercher M. Jay, le même M. Jay, par une aimable prévenance du Parquet de Dijon, se rendait dans le « patier à salade » militaire du Cherche-Midi au cabinet du capitaine Bouchardon.

L'entretien fut des plus intéressantes. Sans vouloir attendre l'assistance d'un avocat, M. Jay déclara qu'il avait hâte de s'expliquer et de se disculper. Et, de suite, pour ce faire, le capitaine instructeur le remit entre les mains de son substitut, le lieutenant Gazier.

L'antiquaire renouvela alors les déclarations qu'il avait faites devant le juge d'instruction de Dijon, déclarations que nos lecteurs connaissent.

Il ajouta qu'il ne parvenait pas à s'expliquer comment il se trouvait impliqué dans une semblable affaire.

J'ai la conscience tranquille, affirma-t-il à plusieurs reprises.

Nous croyons savoir, en effet, que le système de défense de M. Jay est le même que celui de certains de ses coprévenus : il n'aurait rien fait sans prévenir le capitaine Ladoix, sans le mettre au courant de tout, sans avoir reçu sa pleine autorisation. Emissaire de Tremblez pour aller toucher les fonds Rosenberg, il en devait profiter pour faire du contre-espionnage.

Inutile de dire que ce n'est là qu'un bruit de couloirs dont la source ne vient aucunement, est-il besoin de le faire remarquer, du cabinet du magistrat instructeur. Aussi bien ne le donnons-nous que sous les plus expresses réserves.

Lorsque ce premier interrogatoire eut pris fin, l'antiquaire fut conduit à la prison de la Santé, où une cellule lui avait été préparée à proximité de celles de ses complices.



LE PRINCE DE RATIBOR

fausses nouvelles présentant la France, et surtout Paris, comme terrorisée et en plein désarroi devant la marche brusquée des armées allemandes.

JAY, L'ANTIQUAIRE DE DIJON, A REJOINT, HIER, SES COMPLICES A LA SANTÉ

et frappa à la porte de la prison militaire. Frapper est aisé. Entrer l'est moins, même entre deux gendarmes. Un mot, cependant, leva toutes les consignes.

C'est M. Jay, l'antiquaire, dirent les représentants de la maréchaussée, que nous amenons de Dijon.

M. Jay ! Que venait faire ce civil en cette prison militaire ? La chose s'expliqua. Les craves dijonnaises ne connaissent à Paris qu'une prison : le Cherche-Midi. Force fut bien d'y accueillir leur prisonnier.

En cellule d'abord, dans la cour ensuite. M. Jay attendit les événements.

Pendant ce temps, le téléphone faisait rage : — Allô ! le Palais de justice ? — Allô ! le troisième conseil de guerre ? — Allô ! le capitaine Bouchardon...

Le capitaine Bouchardon répondit enfin. Et voilà comment, ce pendant que M. Priot et les inspecteurs parisiens roulaient vers Dijon pour y chercher M. Jay, le même M. Jay, par une aimable prévenance du Parquet de Dijon, se rendait dans le « patier à salade » militaire du Cherche-Midi au cabinet du capitaine Bouchardon.

L'entretien fut des plus intéressantes. Sans vouloir attendre l'assistance d'un avocat, M. Jay déclara qu'il avait hâte de s'expliquer et de se disculper. Et, de suite, pour ce faire, le capitaine instructeur le remit entre les mains de son substitut, le lieutenant Gazier.

L'antiquaire renouvela alors les déclarations qu'il avait faites devant le juge d'instruction de Dijon, déclarations que nos lecteurs connaissent.

Il ajouta qu'il ne parvenait pas à s'expliquer comment il se trouvait impliqué dans une semblable affaire.

J'ai la conscience tranquille, affirma-t-il à plusieurs reprises.

Nous croyons savoir, en effet, que le système de défense de M. Jay est le même que celui de certains de ses coprévenus : il n'aurait rien fait sans prévenir le capitaine Ladoix, sans le mettre au courant de tout, sans avoir reçu sa pleine autorisation. Emissaire de Tremblez pour aller toucher les fonds Rosenberg, il en devait profiter pour faire du contre-espionnage.

Inutile de dire que ce n'est là qu'un bruit de couloirs dont la source ne vient aucunement, est-il besoin de le faire remarquer, du cabinet du magistrat instructeur. Aussi bien ne le donnons-nous que sous les plus expresses réserves.

Lorsque ce premier interrogatoire eut pris fin, l'antiquaire fut conduit à la prison de la Santé, où une cellule lui avait été préparée à proximité de celles de ses complices.

SITUATIONS Brochure envoyée franco FIGIER, 53, rue de Rivoli, Paris

LES CONTES D'EXCELSIOR APPARTEMENT A LOUER PAR SHERIDAN

Pardons, madame, de quel prix est votre appartement à louer, s'il vous plaît? Sur le seuil de la loge, Jean Vallois attendait sans curiosité la réponse de la concierge.

Toute une histoire: Jean avait aimé et il avait souffert. Lassé, il était parti sans autre raison que le besoin de calme et de tranquillité, après trop de discussions et trop de scènes.

Il avait pu trouver sa nouvelle adresse, et aucun jour, depuis, ne s'était écoulé sans que, pieusement, Jean ne vint passer lentement dans la petite rue où Elle vivait.

Comme j'ai été stupide de m'enfuir ainsi! songeait-il au cours de ses mélancoliques promenades, comme j'ai été stupide! Nous nous aimions tant! Et pourquoi suis-je parti, mon Dieu? Pour une dispute insignifiante: elle voulait conserver dans notre chambre une affreuse petite commode qu'elle avait dénichée chez un vieil antiquaire.

Et Vallois ne pensait qu'à ses torts, sans vouloir se souvenir du caractère autoritaire et difficile de la femme qu'il chérissait.

Mais voici que la veille, passant comme à son habitude devant la maison, et levant les yeux vers le troisième étage où il savait qu'elle habitait, un large caillot avait frappé sa vue: « Appartement à louer. »

Une longue nuit d'insomnie, et puis, ce matin, sans plus de réflexion, il se retrouvait presque tremblant sur le seuil de la loge.

Pardons, madame, de quel prix est votre appartement à louer, s'il vous plaît? La concierge daigna quitter des yeux la chaussette qu'elle tricotoit:

Trois mille cinq, monsieur, plus les charges.

Et elle énuméra les pièces. Je dois dire aussi à monsieur que c'est une sous-location. L'appartement est habité actuellement par une dame seule. Une bien brave dame, ma foi, bien polie avec tout un chacun, mais là-haut, c'est trop grand pour elle...

Si monsieur veut bien me suivre... A peine entrée dans l'ascenseur, elle exposa, en termes attendris, la tristesse de vivre seul: « ...Mais, monsieur est marié, sans doute... »

Mais Jean n'écouait point ce vain bavardage. L'esprit préoccupé, il ne songeait qu'à son amour toujours vivace, qu'à la possibilité de réparer ses torts.

Voici d'abord la galerie, sept mètres sur quatre, et puis, à droite, le grand et le petit salon...

Mais aucun souvenir ne s'éveillait dans l'esprit de Jean Vallois. L'ameublement entier avait été changé. Pas une tenture, pas un bibelot ne lui rappelait son passé: pour mieux l'oublier elle avait tout transformé.

Par ici, monsieur, c'est la salle à manger... Là aussi, les meubles qu'il s'attendait à voir avaient été remplacés par un mobilier tout nouveau. Pas un vestige ne subsistait.

Et puis, ici, l'office, la cuisine et la salle de bains... Si monsieur veut bien venir, la chambre à coucher est de l'autre côté.

Docile, Jean suivait la concierge. Les yeux écarquillés, il tâchait de retrouver quelque détail de sa vie d'autrefois, quelque tendre reminiscence; mais rien... Et il pénétra dans la chambre.

Mais là, tout de suite, il vit... Il a la vie!

Tout au fond de la pièce, en bonne place, entre les deux fenêtres, petite, disproportionnée, pansue, hideuse, affichant ses bronzes de bazar et ses plaques de mauvais goût, la commode semblait provoquer ses regards. Et Vallois tressaillit.

Car il ne voyait pas seulement l'antiquité odieuse. Il entendait les sarcasmes de la femme aimée, ses récriminations, ses reproches, ses accents méchants et toute son injustice.

Si monsieur veut bien me laisser son adresse... Je pourrai la donner à Madame pour vous fixer un rendez-vous...

La voix de la bonne femme rappela Jean à la réalité.

Oh! je le crois que c'est inutile, fit-il doucement, d'un air désabusé, car moi aussi, je vis tout seul et je craindrais que cet appartement ne soit beaucoup trop grand pour moi... Oh! oui! répétait-il en se hâtant vers l'escalier, beaucoup, beaucoup trop grand pour moi...

5 HEURES DU MATIN

DERNIERE HEURE

5 HEURES DU MATIN

ROLAND GARROS ET MARCHAL EXPOSENT LEURS PROJETS

"Je veux me remettre à l'étude" dit l'un. — "Je veux me venger" dit l'autre.

En débarquant à Paris, la première pensée du lieutenant Marchal a été pour sa mère qui, actuellement dans le Midi, rentrera ce matin seulement.

De son séjour dans les camps allemands, depuis le 21 juin 1916, le lieutenant Marchal a conservé le plus fâcheux souvenir: — J'ai été épouvantablement mal, répétait-il hier à un collaborateur du Petit Parisien, auquel il a fait le récit de ses trois tentatives d'évasion.

Par trois fois, le lieutenant Marchal a tenté de sortir de l'enfer. En février 1917, il approchait de la liberté quand son compagnon d'aventure, un officier anglais, tomba à l'eau, la glace sur laquelle ils marchaient tous deux s'étant rompue. Pour sauver son ami, il dut se laisser reprendre...

Enfin, c'est la dernière et grande aventure avec Garros, celle-là victorieuse: de Magdebourg à la frontière de Hollande... Imaginerait-on cet interminable voyage? Et les fugitifs ne pouvaient marcher que la nuit, à tâtons, dans les ténèbres, à travers les immensités d'un pays ennemi.

Le lieutenant Marchal ne peut donner, du reste, aucun détail sur son évasion. S'il a employé quelques heures « trucs », s'il a eu le « filon », d'autres camarades peuvent avoir le filon à leur tour... Il s'agit donc d'être discret... Mais, par deux fois, Garros et lui, parvenus à la frontière libératrice, durent rebrousser chemin et se terrer de nouveau dans les pays boches.

La frontière est en effet bien gardée, avec une sentinelle tous les 150 mètres et des réseaux de fils de fer et mille embûches. Il ne faut point demander ses projets au lieutenant Marchal. Ses projets? Il s'écrie: — Me venger... Voilà... Et en descendant. C'est pour ça que je suis rentré!

Garros a consacré cette première journée à sa famille. Après avoir déjeuné avec son père, il rendit visite à sa mère, qui habite Versailles et qui est souffrante.

A 7 heures, Garros était reçu par M. Duménil, sous-secrétaire d'Etat de l'Aéronautique, et par le commandant Brocard.

Connaitre de lui le passé, impossible: Garros a donné sa parole et il ne dira rien. Pourtant, le héros du jour, au cours d'une conversation avec un de nos confrères du Petit Parisien, a tenu à rendre hommage à son camarade Marchal, car c'est beaucoup grâce à lui qu'il réussit son évasion.

Pendant sa dure captivité, Garros fut tenu au courant de la conduite générale des hostilités, mais il ignorait les détails de la guerre aérienne.

Il se sent aujourd'hui « tout petit garçon ». — Je me sens un novice, un apprenti, dit-il modestement. Que suis-je à côté de ceux qui n'avaient jamais volé avant ma capture? Je l'avais bien souvent dit et écrit qu'en trois ans le progrès serait tel qu'il dépasserait l'imagination. Mais je ne pensais pas cependant que je serais la première victime de ce progrès, pour lequel je n'avais jamais cessé de faire tout ce que je pouvais.

Trois ans! Et il semble que ce que j'ai accompli ait été réalisé à l'époque d'une autre guerre. Plus le moindre rapport au point de vue du combat, au point de vue du matériel, de la tactique, des évolutions. Je suis tout petit, tout petit. Il faut que je réapprenne, que je refasse mon instruction, que je recommence tout à l'instant où je l'ai laissé. C'est pénible, mais il vaut mieux travailler sérieusement, méthodiquement, que de chercher à mettre les bouchées doubles en voulant se figurer qu'on vous attendait pour progresser.

Avez-vous des projets? — Des projets? Aucun! Comment voudriez-vous que j'en fesse, alors que j'ignore si je redeviendrai bon aviateur? A partir de demain, je vais me remettre à l'étude: c'est tout ce que je puis faire.

L'« as des as » anglais abat son 57° avion

FRONT BRITANNIQUE, 3 mars. — Le capitaine-aviateur « A » remporta, ces jours derniers, sa cinquante-septième victoire aérienne. Il se place en tête de tous les « as » de l'armée britannique.

Le bombardement de Nancy a fait plus de 20 victimes

NANCY, 3 mars. — Le chiffre des victimes tuées ou blessées au cours du dernier bombardement est supérieur à vingt personnes.

CE QU'ON PENSE EN ALLEMAGNE DES REVELATIONS DE M. PICHON

La presse ennemie estime que M. de Bethmann avait raison de demander à la France l'occupation de Toul et de Verdun comme gage de sa neutralité.

GALE, 3 mars. — Les journaux allemands commentent longuement la cérémonie de la Sorbonne et les révélations de M. Pichon, qui produisent une sensation considérable, dont on voit déjà la preuve dans la hâte et l'ensemble avec lesquels la presse d'outre-Rhin les discute. Aucun journal n'essaye de mettre sérieusement en doute l'authenticité des révélations de M. Pichon. Les journaux feignent seulement de ne pas en voir l'intérêt ni l'importance et de ne rien y trouver à la charge de l'Allemagne.

Le Lokal Anzeiger dit: « Les instructions données à M. de Schoen avaient pour but de constater si à Paris on était loyalement disposé non seulement à promettre la neutralité, mais encore à la tenir et à la garantir. Quant à la lettre de l'empereur Guillaume, à supposer qu'elle soit authentique, elle montre que les conditions qu'il proposait à l'ennemi devaient seulement servir à garantir l'Allemagne d'attaques ultérieures et ne demandaient que la restitution d'un pays allemand volé jadis par les Français. »

La Gazette de la Bourse dit: « La France n'était-elle pas l'alliée de la Russie? L'Allemagne ne courrait-elle pas le danger que la France, au moment favorable, l'attaquât par derrière? La France veut déchaîner à nouveau des sentiments de haine: elle ne veut pas renoncer à l'espoir d'abattre militairement l'Allemagne. Est-il donc si difficile de laisser parler la raison et l'humanité? »

La Gazette de la Croix trouve aussi naturelle la lettre de l'empereur Guillaume que les instructions données par M. de Bethmann-Hollweg à M. de Schoen. « La demande d'une occupation passagère de Toul et Verdun, postes de sortie français les plus importants, était le commandement

de la sagesse politique et militaire la plus élémentaire. »

La Morgen Post essaie d'expliquer que si l'empereur Guillaume parla à l'impératrice Eugénie seulement des nécessités militaires, c'est parce que, sans doute, il se disait que l'impératrice, d'origine espagnole, pourrait difficilement comprendre les sentiments qui poussaient le peuple allemand.

Le journal ajoute: « Quant aux exigences de M. de Bethmann-Hollweg concernant Toul et Verdun, il aurait agi contrairement à son devoir s'il n'avait pas demandé des garanties pour le maintien de la neutralité de la France. Il savait que la France était prête à nous attaquer, et il devait par suite, dès le début, faire naître la clarté sur ses intentions. Des discours de la Sorbonne il ressort que la France veut continuer la guerre. »

La Deutsche Tages Zeitung essaie aussi d'expliquer que « M. Pichon fut exactement la lettre de l'empereur Guillaume, mais qu'il voulut lui donner un sens inexact. Guillaume 1er voulait simplement dire que l'Alsace-Lorraine et spécialement Strasbourg ne devaient plus servir aux Français de glacis pour une attaque contre le cœur de l'Allemagne du Sud. »

Enfin, l'officieuse Gazette de l'Allemagne du Nord, qui ne songe pas davantage à mettre en doute l'authenticité des documents lus à la Sorbonne, croit que le but de leur publication est seulement « d'étouffer d'amères désillusions sous les espérances de cette fête en l'honneur de l'Alsace-Lorraine ». Le journal, préférant d'ailleurs esquiver des discussions ou une justification qu'il sent impossible, termine en disant: « Le jeu du gouvernement français, dans le présent comme dans le passé, ne s'appuie pas sur autre chose que sur son désir de conquêtes. »

La paix germano-russe a été signée hier

BALE, 3 mars. — On mande de Berlin, 3 mars: La paix avec la Russie a été signée ce soir dimanche, à 5 heures. (Havas.)

Un gotha sur Petrograd

PÉTROGRAD, 3 mars. — Un avion a jeté des bombes dans divers quartiers. Trois personnes ont été tuées et cinq blessées. Les dégâts matériels sont peu importants.

M. Haase a critiqué au Reichstag la conduite de l'Allemagne vis-à-vis de la nation russe.

BERNE, 3 mars. — Ni l'agence Wolff, ni la presse allemande n'ont reproduit le discours prononcé le 26 février dernier au Reichstag par le chef des socialistes indépendants, M. Haase.

Le discours de Haase constitue en réalité un réquisitoire impitoyable contre la politique extérieure et intérieure du gouvernement impérial.

Messieurs, a dit Haase en débutant, l'ultimatum allemand au gouvernement russe restera dans l'histoire un document de politique d'annexion, de la politique de violence la plus exorbitante. Si quelqu'un voulait encore soutenir que le gouvernement recherche une paix de conciliation, il ne trouverait plus personne pour le croire.

M. Haase a dit ensuite que les raisons données par les Allemands de leur avance en pays russe n'étaient que prétextes. Et, à ce propos, il a parlé du prétendu bombardement de Nuremberg par les avions français en août 1914, qui, depuis, a été reconnu faux.

L'avance allemande aurait pris fin

LONDRES, 3 mars. — Un radiotélégramme officiel allemand annonce que, par suite de la signature du traité de paix, les mouvements militaires en Grande-Russie ont pris fin. (Havas.)

La Suisse sera ravitaillée par les Etats-Unis

WASHINGTON, 3 mars. — Le Board of Trade a frappé l'importation du maïs d'une interdiction provisoire, afin d'activer l'importation du froment et de pouvoir exécuter la promesse du ravitaillement de la Suisse.

Cette mesure évitera la réduction de l'exportation pour les Alliés. (Havas.)

M. Clemenceau sur le front américain

Le président du Conseil, ministre de la Guerre, a passé la journée d'hier dans le secteur actuellement occupé par les troupes américaines.

Le président du Conseil a tenu à féliciter lui-même et sur place les troupes américaines qui viennent de repousser brillamment un fort coup de main ennemi.

Le bataillon qui a participé à cette opération a été passé en revue par le président du Conseil; en sa présence, le général commandant l'armée a remis la croix de guerre à quelques-uns des officiers et soldats dont la vaillance a été particulièrement remarquable.

L'échec de la tentative ennemie a, d'ailleurs, été beaucoup plus sanglant que les premiers renseignements ne l'avaient indiqué; le commandement américain avait modestement annoncé quelques tués et quelques prisonniers. A la vérité, il résulte des dernières reconnaissances effectuées qu'en plus de ces pertes, les Allemands ont laissé un assez grand nombre de cadavres entre les lignes.

C'est un fort beau succès qui fait honneur à la bécotité de l'infanterie américaine et à la précision du tir des artilleurs qui viennent ainsi de montrer qu'ils savent obtenir le rendement maximum du matériel français qu'ils ont adopté.

Après avoir visité l'ambulance où il a admiré le moral élevé des blessés, le président du Conseil s'est rendu sur la première position pour examiner le terrain qui a été le théâtre de cette opération.

Le président du Conseil a vu également un passage quelques-unes de nos troupes au repos; il s'est entretenu avec les officiers et les hommes, leur prodiguant félicitations et encouragements.

La réponse de nos poilus est toujours la même: « Ils ne passeront pas! »

NOUVELLES BRÈVES

Le premier officier américain tué. — Hier, ont été célébrées à Dunkerque les obsèques du premier officier américain mort en cette ville des suites de ses blessures. Le convoi funèbre, formé d'une longue d'artillerie tirée par six chevaux, était suivi par de nombreux officiers américains et une délégation de marines alliées. Le gouvernement français était représenté par le général Mollet et l'amiral Ronarc'h.

Accident de chemin de fer. — Un train de voyageurs a été pris en écharpe par un train de marchandises, hier matin, à Dugny (Seine). Il y a sept blessés, dont trois grièvement.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — Deux tentatives de coups de main ennemis au nord du Chemin des Dames et dans le bois de Malancourt ont échoué sous nos feux.

Bombardements assez vifs sur le front du bois Le Chaume. En Lorraine, au nord-est de Reillon, nos tirs d'artillerie ont empêché une attaque en préparation de sortir de ses lignes. Nuit calme partout ailleurs.

23 HEURES. — Actions d'artillerie parfois vives dans divers secteurs de la rive droite de la Meuse et en Woëvre dans les régions de Domevre et de Badonviller.

En Haute-Alsace, l'artillerie ennemie, énergiquement combattue par la nôtre, a violemment bombardé cet après-midi nos lignes au nord du canal du Rhône au Rhin.

Rien à signaler sur le reste du front.

Front italien

Sur les pentes du val Frenzela, une poussée de l'infanterie ennemie largement soutenue par l'artillerie a complètement échoué sous nos tirs de barrage.

Sur le reste du front, les deux artilleries ont exécuté des actions de harcèlement ordinaires, plus fréquentes de notre part, notamment sur l'Asiago et plus obstinées de la part de l'ennemi le long de la Piave, dans la vallée du San-Dona.

Les conditions atmosphériques défavorables ont empêché depuis plusieurs jours l'activité aérienne.

Front italien

Sur les pentes du val Frenzela, une poussée de l'infanterie ennemie largement soutenue par l'artillerie a complètement échoué sous nos tirs de barrage.

Sur le reste du front, les deux artilleries ont exécuté des actions de harcèlement ordinaires, plus fréquentes de notre part, notamment sur l'Asiago et plus obstinées de la part de l'ennemi le long de la Piave, dans la vallée du San-Dona.

Les conditions atmosphériques défavorables ont empêché depuis plusieurs jours l'activité aérienne.

LES ATTAQUES ALLEMANDES ARRÊTÉES SUR NOTRE FRONT

Depuis samedi matin, l'adversaire n'a, en aucun point, renouvelé ses tentatives.

Depuis samedi matin, les Allemands n'ont pas renouvelé leurs tentatives autour de Reims et n'ont même pas essayé de réagir à la Pompelle contre notre contre-attaque qui leur avait repris le peu de terrain gagné par eux la veille. Il est vrai que le temps était exécrable; mais une opération sérieusement montée n'est pas interrompue par la pluie ou la neige qui, d'ailleurs, font obstacle à la préparation d'artillerie, bien plutôt qu'aux actions d'infanterie.

Jusqu'à présent, l'impression que nous donnait dès le début ces attaques est donc confirmée: il s'agissait de fortes reconnaissances et non d'une grande offensive. Attendons-nous à voir l'ennemi tâter encore de cette façon nos lignes sur différents secteurs du front occidental; ce sera sans aucun doute avec aussi peu de succès.

Jean VILLARS.

Mars s'annonce mal

Les dernières journées du mois dernier avaient été particulièrement belles; cela rend plus pénible le mauvais temps qui sévit depuis quarante-huit heures dans la région parisienne.

La neige est tombée fort abondamment pendant toute la nuit dernière, formant au matin une couche variant entre 10 et 13 centimètres d'épaisseur.

La fonte s'est opérée assez rapidement, mais les promeneurs dominicaux ont patouillé copieusement.

Dans la soirée, le ciel s'est un peu dégagé et le thermomètre accuse une nouvelle tendance à la baisse.

L'affaire Caillaux

Le capitaine Bouchardon procédera aujourd'hui à un nouvel interrogatoire de M. Caillaux.

Changement de spectacle

Le théâtre Réjane nous informe qu'il jouera ce soir Zaza au lieu de Madame Sans-Gêne.

LES RÉSULTATS SPORTIFS

CYCLISME

Au Velodrome d'Hiver. — Résultats: Prix de Newark (1.500 mètres, scratch). — Séries gagnées par: 1. Vandenhove, Chardon, Charlier, Paillard, Lorain, Lemay et A. Paillard. Finale: 1. Lorain, 2. Beyl, 3. Chardon, 4. Vandenhove.

Championnat d'Hiver de Vitesse (en manches à deux). — 1. Pouchois, 2. H. Martin, 1. Dupuy, 2. Duclair, 1. Egg, 2. Ellegard, 1. Pouchois, 2. Duclair, 1. Ellegard, 2. Martin, 1. Dupuy, 2. Egg, 1. Egg, 2. H. Martin, 1. Ellegard, 2. Duclair, 1. Dupuy, 2. Pouchois, 1. Egg, 2. Duclair, 1. Dupuy, 2. H. Martin, 1. Ellegard, 2. Pouchois, 1. H. Martin, 2. Duclair, 1. Egg, 2. Pouchois, 1. Dupuy, 2. Ellegard.

Classement général: 1. Dupuy, 5 points; 2. Egg, 4 p.; 3. Ellegard, 3 p.; 4. Pouchois, 2 p.; 5. H. Martin, 1 p.; 6. Duclair.

Handicap d'Encouragement (2.000 mètres). — 1. Rohrbach (5); 2. Maller (40); 3. Begnez (50); 4. Maizarou (15); 5. Dupont (45).

Prix des Vingt-Cinq (par addition de points). — 1. Perrine, 17 p.; 2. Lorain, 15 p.; 3. Vandenhove, 14 p.; 4. Simonnie, 13 p.; 5. Beyl, 12 p.

La Coupe de Mars (derrière motos). — Première manche (20 kil.): 1. L. Didier, en 16 m. 44 s. 2/5; 2. Lavallade, à 230 mètres; 3. Larue, à 470 mètres. Deuxième manche (30 kil.): 1. L. Didier, en 25 m. 26 s. 2/5; 2. Larue, à 30 mètres; 3. Lavallade, à 150 m.

FOOTBALL ASSOCIATION

La Coupe Charles-Simon (G.F.I.). — Demi-finales. — A Saint-Ouen, l'Olympique bat le C.A.S. Générale par 2 buts à 1; à Lyon, le Football Club de Lyon est vainqueur de l'A.S. Française, champion de Paris, par 1 but à 0.

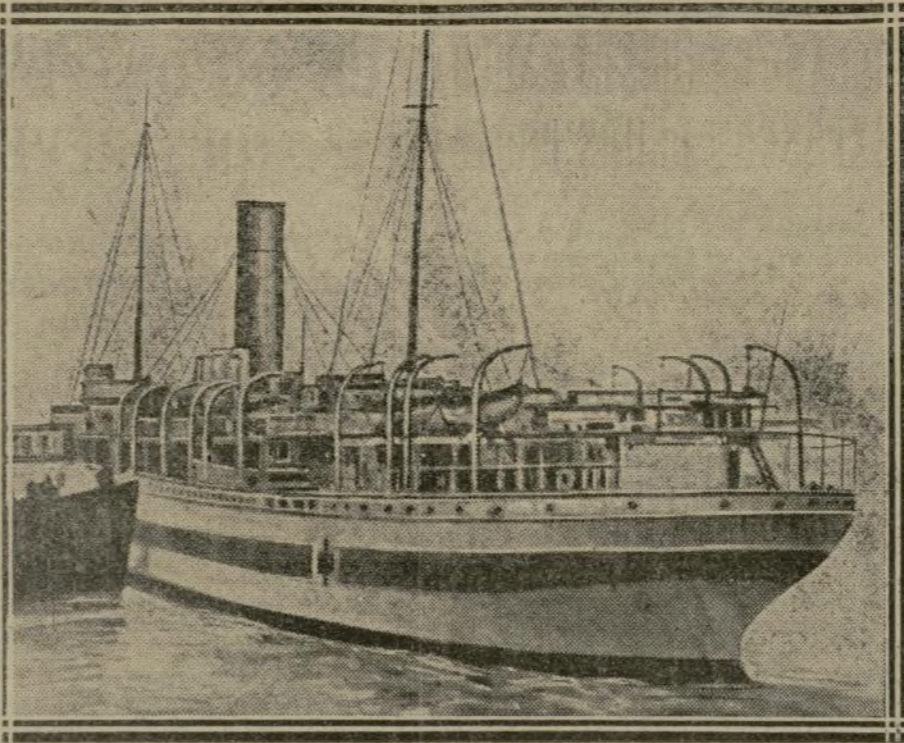
FOOTBALL RUGBY

La Coupe de l'Avenir. — La demi-finale de cette épreuve s'est disputée au Parc des Princes. Le Stade Toulousain et l'U.S. Bressanaise ont fait match nul (5 points à 5).

Advertisement for sardines and olive oil. Text: 'pour avoir des sardines recouvertes de véritable huile d'olive'. Includes an illustration of a woman carrying a basket of sardines and the logo 'AMIEUX FRÈRES'.

Advertisement for LIN-TARIN. Text: 'OBESITÉ LIN-TARIN CONSTIPATION'. Includes the logo 'LE TIP'.

LE NAVIRE-HOPITAL « GLENART CASTLE » ET SON CAPITAIN



LE CAPITAINE BURT

LE « GLENART CASTLE » AVANT SON TORPILLAGE

Le navire-hôpital « Glenart Castle », torpillé dans le canal de Bristol, alors qu'il naviguait avec les lumières réglementaires, était, avant la guerre, le paquebot « Galician ». Le sort de son commandant,

le capitaine Burt, reste inconnu. Le quartier-maître Shiller, la dernière personne qui l'ait vu, l'aperçut à bord du navire torpillé au moment où lui-même s'en éloignait dans une chaloupe.

B L O C - N O T E S

CORPS DIPLOMATIQUE

S. Exc. l'ambassadeur des Etats-Unis à Madrid et Mrs Joseph Willard ont offert un dîner en l'honneur du nonce apostolique. Mr et Mrs Joseph Willard ont également reçu à dîner, ces jours-ci, le marquis de Alhucemas, ainsi que les représentants des nations alliées et des pays neutres.

CERCLES

Mercredi prochain, à 3 heures, au Lyceum Club, conférence de Mme de Than sur le monologue. On applaudira, dans une scène de Regnard, Mlle Valsamachi et le comte de Germiny.

NAISSANCES

Mme Pierre de Rousiers a mis au monde une fille : Christiane.

FIANÇAILLES

On annonce les fiançailles de Mlle Rose-lyne de Villeneuve, fille du marquis de Villeneuve et de la marquise, née princesse Jeanne Bonaparte, décédée, et nièce de S. A. le prince Roland Bonaparte, avec le comte Bruno de Maigret, lieutenant aviateur, décoré de la croix de guerre, fils de feu le comte de Maigret et de la comtesse, née Chandon de Briailles.

M. Alfred Brault, lieutenant au 6^e cuirassiers, fils du docteur et de Mme Brault, est fiancé à Mlle Jeanne Outhenin-Chalandre, fille de M. J. Outhenin-Chalandre et de Mme, née Baudelot, et le lieutenant d'artillerie Henri Brault, second fils du docteur et de Mme Brault, épousera prochainement Mlle Elisabeth Legrand, fille de M. Georges Legrand, décédé, et de Mme, née Outhenin-Chalandre.

MARIAGES

La semaine prochaine, sera célébré à Cannes le mariage de Mlle Petit-Delchet, fille de M. Maxence Petit-Delchet, mort des suites d'une maladie contractée au front, et de Mme M. Petit-Delchet, avec M. Pierre Gounod, fils de M. Jean Gounod et de Mme, née Galland, et petit-fils de l'illustre compositeur Gounod.

DEUILS

Nous apprenons la mort : De M. Louis de Couteux de Caumont, directeur du haras de Cluny, décédé hier à Paris ; De M. Raymond Barrot, fils de M. Ferdinand Barrot, ministre sous l'Empire, et neveu de M. Odilon Barrot ; De la générale Condren, présidente du comité de Versailles de la Société française de secours aux blessés militaires ; De l'aspirant Robert Lefranc, du 2^e bataillon de chasseurs à pied, tombé glorieusement à l'ennemi, le 4 février dernier, à l'âge de vingt-quatre ans. Il était le fils de M. Abel Lefranc, professeur au Collège de France ; De M. Arrighi, sous-préfet de Castelnaudary, capitaine au 305^e d'infanterie, blessé deux fois grièvement sur le champ de bataille, décoré de la croix de guerre, mort des suites de ses blessures et d'une maladie contractée au front ; De M. Charles de Bonnechose, mort à Grandcamp (Eure), à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Il était le neveu du cardinal de Bonnechose ; De Mme de Markoff, née princesse Olga Viazemskv, décédée à Nice.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures ; 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

BRIDGE

Le jeu de cartes et collect Prof Lowell, 16, rue L.-B. Byron (89), rec. dim. merc. et vend. 3 à 5

La nouvelle affiche de CAPPIELLO pour la Poudre de Luzy "La poudre de riz parfaite". En vente partout. Gros : 44, rue des Mathurins, Paris.

UN de mes amis est entré chez moi, tout à l'heure, en riant : « Je viens d'entendre, dit-il, un mot très drôle, un mot de chauffeur. Ce chauffeur avait été brusquement arrêté dans sa course par un tramway qui avait failli le culbuter. Serrant les freins, il s'était écrié : « Eh ! va donc, voiture de malheureux, avec tes clients à 10 francs le cent ! »

Cela, c'est de la présence d'esprit, et la formule mérite de rester. Les chauffeurs, après nous avoir tant expaspérés, commencent-ils à nous faire rire ?

Il en serait temps, car voilà plusieurs années que notre chausmée parisienne est sans gaieté. A mesure que l'automobile y remplace le cheval, le vacarme des trompes couvre tout, et l'on n'y entend plus ces disputes de cochers qui étaient un des amusements de la rue.

Les cochers ne s'injurient plus, du reste ; ils sont trop rares ; ils sont trop vieux ; et puis, ce sont des vaincus qui éprouvent comme un instinctif besoin de s'unir, de se serrer les coudes contre l'ennemi commun, le chauffeur.

Le chauffeur, de son côté — il faut bien lui rendre cette justice — a été jusqu'à présent un silencieux. Il est exigeant, hautain, despotique, et, à l'occasion, insolent ; mais il est tout cela avec le moins de gestes possible et en peu de mots. Je remarque aussi que les chauffeurs, en public, n'échangent jamais de gros mots. Les cochers se montraient le poing, se retournaient sur leur siège, les yeux braqués sur le rival, la bouche pleine de substantifs et d'épithètes effroyables qu'ils se jetaient réciproquement à la figure, aussi longtemps qu'ils pouvaient s'entendre... Plus d'une fois, j'en ai vu arrêter leur cheval, descendre de voiture, s'aborder, le poing levé... C'était le bon temps. Le chauffeur ne s'abaissait plus à de telles manières. On se heurte, on se coupe, on s'accroche ; c'est, de part et d'autre, un mot cliquant, un haussement d'épaules ; et l'on continue de rouler.

Il est évident que ces messieurs entendent avoir, dans la rue, la bonne tenue qui convient à une élite. Et, sans doute, s'ils s'avisent de devenir bavards, à la manière de leurs anciens les cochers de fiacre, le seront-ils avec plus d'esprit... Le mot que je viens de citer était d'une drôlerie assez savoureuse. J'en connais un autre, d'une qualité meilleure encore. Je le tiens de M. Ernest Daudet à qui, dernièrement, il fut dit, et qui le racontait fort gaiement.

Notre distingué confrère (qui a quatre-vingts ans) va traverser la rue quand une auto fonce sur lui en rasant le trottoir. Il saute en arrière et lance au chauffeur un mot de protestation. Celui-ci ralentit un peu et, passant devant M. Daudet, lui jette : « Eh ben ! quoi, t'as pas assez vécu ? »

SONIA.

L'amie

Le Théâtre-Français joue Lucrèce Borgia. C'est un assez médiocre ouvrage romain. Mais il exercera sur la vie de Victor Hugo et sur son génie une telle influence

que les dévots du demi-dieu doivent écouter cette pièce avec une sorte de piété.

C'est Lucrèce Borgia qui fit connaître à Victor Hugo Juliette Drouet... Nous voulons dire qu'ils se rencontrèrent à l'occasion de cette pièce où Juliette Drouet jouait le rôle de la princesse Negroni.

Elle était très belle. Elle avait surtout d'admirables bras.

Elle était la maîtresse du sculpteur Pradier, qui était alors fort à la mode. Il l'avait prise comme modèle pour sculpter la statue de Strasbourg qui orne la place de la Concorde.

Où, cette statue voilée aujourd'hui d'un crêpe, aux pieds de laquelle les Alsaciens angoissés renouvellent sans cesse une juchée de fleurs, c'est Juliette Drouet.

Victor Hugo la vit et l'aima.

Ses plus émouvantes élégies, c'est à elle qu'il les adressa. C'est à la passion qu'elle lui inspira que nous devons, par exemple, la déchirante Tristesse d'Olympio et l'adorable pièce de vers intitulée : A Virgile.

PREMIER DIMANCHE SANS GATEAUX

Il fait froid. Des toits glisse la neige fondue ; sur la chaussée les promeneurs pataugent dans la boue glacée ; les taxis sur les boulevards passent, éblouissant les piétons. Les théâtres et music-halls sont bondés ; le maximum est atteint ; partout on a refusé du monde.

A la sortie, les voies principales reprennent leur aspect des beaux jours. Puis le calme revient, la foule s'est réfugiée au café ou au métro. Là on s'écrase encore un peu plus que les autres jours de la semaine.

Les pâtisseries sont mortes. Il y a huit jours, le personnel avait été doublé ; tartes, lettres, saint-honoré, éclairs, mokas, à peine placés dans les vitrines, étaient emportés "d'assaut" ; on faisait queue pour obtenir un chou à la crème avec la même insistance que pour se procurer un paquet de cigarettes. Hier, seules dans leurs magasins officiellement désaffectés, les pâtisseries, assises derrière leur comptoir, évoquaient mélancoliquement le passé.

Avenue d'Antin, une jeune femme suit le trottoir ; elle tient par la main un mignon bambin de cinq ans. L'enfant suit docilement, sautillant dans la boue. Chaque dimanche, sa maman le conduisait dans une pâtisserie.

Aujourd'hui, murmure-t-il, je veux un baba... Dis, m'man... Enfin apparaît la pâtisserie si impatientement désirée. L'enfant s'arrête aussitôt et entraîne sa mère.

— Tu me donneras un baba... dis, m'man ? — Mais, mon chéri, tu vois bien qu'il n'y a plus de gateaux.

L'enfant écarquille de grands yeux ; il n'aperçoit que des boîtes de conserves, des mandarines, des œufs... Sa petite bouche esquive une grimace et, pris de désespoir, il se met à pleurer.

Sa maman le prend sur ses bras et l'entraîne. Le bambin pousse des cris. Puis, soudain, sous la caresse maternelle, ses grosses larmes cessent de couler. Et entre deux sanglots : — Quand c'est qu'y en aura... des gateaux... dis ?

Après la victoire, mon chéri.

— Ce sera long... dis, m'man ? Ah ! qu'elle voudrait pouvoir répondre à cette embarrassante question !

Le bambin insiste... Alors elle s'arrête, et, embrassant tendrement son petit, elle lui dit doucement :

— Bientôt, mon chéri... quand ton papa reviendra. — E. CHABANIER.

La ville héroïque

M. Henri Terquem, maire de l'héroïque cité de Dunkerque, a horreur d'imposer des obligations à ses vaillants administrés.

Il pense qu'une population si admirable ne doit obéir qu'à elle-même, aux ordres de sa conscience.

Il vient de faire apposer sur les murs de la ville une affiche intitulée :

POUR EVITER LA CARTE DE PAIN Et voici ce qu'on y lit :

— Que les Dunkerquois se soumettent volontairement aux restrictions nécessaires, économisent chacun sur les quantités habituelles et évitent tout gaspillage.

La clairvoyance des Dunkerquois et le sentiment de leurs devoirs envers le pays leur dicteront leur conduite ; leur esprit de prévoyance et leur patriotisme leur éviteront, quant à présent, la carte de pain.

Voilà un mâle langage de guerre. Nos gouvernants, au cours de cette guerre, nous ont trop souvent tenus avec des lièbres, comme des enfants.

Que n'ont-ils essayé de faire appel à notre raison, à notre abnégation, à notre honneur de Français, en un mot.

Ils eussent obtenu bien davantage. M. Henri Terquem, lui, connaît ses administrés, et il les administre à la française. Bravo !

Une page de la vie de Garros

Peut-être se souvient-on que, pour commémorer le vol de Saint-Raphaël à Bizerte, qui fut, en 1913, le superbe exploit de Garros, on éleva sur l'emplacement de son départ un bloc de porphyre, qui est sous le ciel comme la page indestructible d'un livre grand ouvert. On a, en effet, gravé sur ce bloc un sixain de M. Jean Aicard, de l'Académie française, qui fut, en cette circonstance, baptisé chantre officiel de l'aviation. Voici le texte de cette poésie documentaire : C'est le vingt-trois septembre en l'an dix-neuf cent

Et d'ici que, héaut de l'audace française, Garros en monoplan, sans flotteurs, prit essor Et, montant dans un ciel d'azur de gloire et d'or, Survolant le premier la vaste mer déserte, Il alla se poser d'un seul bond sur Bizerte.

LE PONT DES ARTS

Nous apprenons qu'un nouveau journal, l'Insecticide, paraît depuis quelque temps sur le front. Nous souhaitons la bienvenue à ce jeune confrère.

M. Bénédict prépare une exposition de deux cents chefs-d'œuvre de la peinture espagnole, qui s'ouvrira à Paris, le 1^{er} mai prochain, au Luxembourg. Le roi d'Espagne inaugurera à la même date, à Madrid, une exposition de peintures françaises.

LE VEILLEUR.

THÉÂTRES

THÉÂTRES ET GRANDS CONCERTS

Ayant à vous entretenir, en quelques lignes, de plusieurs solennités artistiques fort intéressantes, je me vois dans l'obligation d'être aussi bref que possible.

Et d'abord il m'est agréable de constater à quel point la musique de M. Rabaud ajoute à l'éclat du spectacle d'Antoine et Cléopâtre, dont M. Abel Hermant vous parle avec sa compétence bien connue. La Marche funèbre, avec les lamentations des pleureuses et la majesté religieuse des curvés discrets, est une des plus émouvantes pages de notre musique dramatique. Par contre, la Danse orientale et la Danse guerrière feraient autrement d'effet si elles aboulaissent à une débauche sonore polyphonique et solennelle, plus en rapport avec la brutalité et le grouillement de cette incomparable orgie. Dans les autres endroits du drame, la musique paraît souvent un peu trop sacrifiée, et c'est grand dommage, car ce qu'on en saisit laisse place au regret de n'en entendre point davantage.

Au Trianon-Lyrique, nous eûmes, samedi, deux petits bijoux de Mozart, le Directeur de théâtre et l'Opéra du Caire. Toutefois, ce dernier ouvrage, quoique renfermant des pages charmantes, est loin de valoir la plupart des œuvres du cygne de Salzbourg et même ce tout petit Directeur de théâtre, rempli de choses vraiment exquises et fort bien mises en valeur par Mmes Masson, Ciampi-Ritter ; MM. J. Thierry, Clauzure, et l'orchestre excellent de M. Figaro.

A l'Opéra-Comique, la reprise des Contes d'Hoffmann fut, pour le théâtre, un gros succès, et pour la délicieuse Mlle Fanny Heldy une longue suite d'applaudissements enthousiastes, qu'elle parut heureuse de partager avec l'imitable Périet, Marcelin, Mlles Brohly et Clavel.

M. Ropartz n'aura pas à se plaindre des Concerts Pasdeloup puisque, sur les quatre premiers programmes, son nom a figuré trois fois et qu'il fut, en outre, appelé à diriger deux de ces concerts... Le public lui fit le plus cordial accueil, principalement après l'exécution excellente de son Psalm et de sa Marie endormie, déjà connus l'un et l'autre.

M. Vidal, qui avait eu la modestie peut-être excessive de ne mettre aucune de ses compositions au programme du 5^e concert, s'est contenté de s'y faire applaudir, comme chef d'orchestre, dans la 2^e Symphonie de Méhul, et dans la 7^e Symphonie de Beethoven, parfaitement interprétées toutes deux.

Aux Concerts Colonne-Lamoureux, on nous a donné, chose rare, trois quarts d'heure de musique inédite. Cet ouvrage considérable, dû à la plume de M. A. Chapiuis, est formé de quatre tableaux flamands qui témoignent d'une grande conscience artistique et d'une connaissance approfondie de tous les procédés scholastiques en usage avant la floraison de l'école moderne. Malheureusement, il me reste à peine la place de constater qu'avant une parfaite exécution de la 1^{re} Symphonie, de Beethoven, Mlle Allix a clamé le Perfidio de Beethoven.

Fernand LE BORNE.

La Journée : Opéra, relâche ; demain, Samson et Dalila. Comédie-Française, 7 h. 45, Lucrèce Borgia. Opéra-Comique, relâche ; demain, Sapho. Odéon, relâche ; 7 h. 45, les Erinnyes. Gaîté-Lyrique, relâche ; demain, la Fauvette du Temple.

Vauzeville, 8 h. 30, Debureau (Sachs Guity). Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, Un soir au front. Antoine, 7 h. 45, Antoine et Cléopâtre. Trianon-Lyrique, relâche ; demain, Véronique Châtelet, 8 h., la Course au bonheur. Sarah-Bernhardt, 8 h. 30, les Nouveaux riches. Variétés, 8 h. 15, Mon Bébé. Th. Réjane, 8 h. 15, Madame Sans-Gêne. Apollo, 8 h. 30, l'Affaire du Central Hotel. Palais-Royal, 8 h. 30, le Compartiment de dans ses sables. Gymnase, 8 h. 30, Kiki. Athénée, 8 h. 30, la Dame de chambre. Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, Mon jeudi. Renaissance, 8 h. 30, Xantho chez les courtisanes. Cluny, 8 h. 30, la Puce à l'oreille. Nouvel-Ambigu, 8 h. 30, le Train de 8 h. 47. Déjazet, 8 h., la Dame de chez Maxim. Edouard-VII, 8 h. 45, la Petite bonne d'Abraham. Femina, 8 h. 30, Chut ! revue. Béatrice Bader. Capucines, relâche pour répétitions générales. Th. Michel, 8 h. 30, l'Ecole des Cocottes. Grand-Guignol, 8 h. 30, le Baiser dans la nuit. Scala, 8 h. 15, la Gare régulatrice. Comédie-Marguery, 8 h. 15, les Huns. Gaumartin, 8 h. 45, C'est la Noubia ! Th. des Arts, 8 h. 30, Monsieur le Directeur. Concerts Pasdeloup (Cirque d'Hiver). Tous les jeudis, à 3 heures.

SPECTACLES DIVERS

Folies-Bergère (Gut. 02-50), 8 h. 30, la Revue nouvelle, avec Grock et Napierkowska. Olympia (Centr. 44-68), 8 h. 30, spectacle de music-hall et Madame veut un fûtelle, sketch à trois avec Augé. Casino de Paris, 8 h. 30, Gaby Deslys, Harry Plicker, Boucot, Rose Amy, Pretty Myrtil, Magnard dans la revue. Ba-Ta-Gan, 8 h. 30, C'est ça ! revue. Nouveau-Cirque, tous les soirs ; matinée jeudi, samedi et dimanche.

CINEMAS

Gaumont-Palace, 8 h. 15, la Nouvelle Mission de Judex (7^e épisode) et l'Amie de bronze. Location Marcadet 16-73. Electric-Palace, 5, Bd des Italiens, Une fameuse collection (com.) ; la Main morte (7^e épisode) de Judex.

COURS ET CONFÉRENCES

A l'Université des Annales, 51, rue Saint-Georges, aujourd'hui lundi, à 2 h. 12, La Cour d'Appel de Saint-Augustin, conférence par M. Louis Bertrand.

LE MARECHALAT Parfums Nouveaux D'HORTVY Parfums

Le Charbon

Vous économiserez en vous servant dans vos grilles, cuisinières, etc., de l'Appareil "SÉFOS". Un essai officiel des Arts et Métiers constate une économie de plus de 47 %. Prix moyen 10 fr. — En vente partout. 25, Bd Poissonnière ou 16, rue Fizeau. Tél. : Trud. 57.25.

STANDARD S. I. T. batterie centrale intégrée, d'opératrices avec postes et sonneries, en bon état de fonctionnement, à vendre. Pour visiter s'adresser 20, rue Auboin, Cliehy.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumaire

L'application du CARBURATEUR ZÉNITH à la PRESQUE TOTALITÉ des AVIONS MILITAIRES leur a donné les qualités qu'ont les milliers de voitures qui sont munies de cet appareil scientifique.

Société du Carburateur ZÉNITH Siège social et usines : 51, CHEMIN FEULLANT. — LYON

LE CORSET JUVÉNIL Les plus grands dangers viennent de ce que, souvent, on fait porter aux jeunes filles un corset beaucoup trop serré, et plus tard beaucoup trop serré.

Le garçon devient un homme fort sans l'aide du corset. La jeune fille possède les mêmes muscles, elle a le même thorax, les mêmes pommus ; laissez-leur la plus grande liberté.

Le JUVÉNIL, loin d'être une cuirasse qui étirent les muscles et les allongent par l'inaction, donne au contraire un élan nouveau à ces jeunes organes épris d'activité.

Le JUVÉNIL laisse l'enfant crotter, le laisse vivre, respirer, courir, manger, digérer.

Il s'adresse à l'adolescence de 6 à 20 ans et son prix varie suivant les âges de 18 fr. à 29 fr. 50.

Le demandeur tout, FRANCE ET PARIS, 200 DÉPÔTS. Nous demander la liste avec notice. Cors. terie spéc. e r a c c. 3, r. f. itoul Par s ORTHOPÉDIE CONSULTATIONS 9 H A MIDI

A VENDRE d'urgence, conditions exceptionnelles de bon marché, plusieurs beaux et RICHES MOBILIERS Salons, 1 sup. Aubusson, Salle à manger remarquable, Chambres, Cab. de travail, tiroirs Barbedienne, Marbres, Tableaux. Tapis, Piano, Meubles divers à voir GARDE-MEUBLE DE L'ÉTOILE 44, rue de Douai, 44

LES REPAS sur le FRONT Maison Centenaire Fondée par APPERT en 1812 Chevallier-Appert fournisseur de l'Intendance, a donné son nom au procédé de fabrication des conserves pour l'Armée. — Choix d'excellents plats maigres tels que : Saumon Cardinal et en Gelée. Homard à l'Américaine. — Timbales maigres à la Reine et Napolitaine. Gros 30, Rue de la Mare, Paris, XX^e. Catal. franco.

MAGNETO SALMSON Minimum d'encombrement. — Maximum d'utilisation.